

—Merci, mes amis, merci ! put seulement répondre le P. Loisel, la voix étranglée par l'émotion.

Derrière les religieux, les manifestants envahirent les quais criant encore avec plus de force : « Liberté ! Liberté ! » Et toutes les mains se tendirent vers les wagons ; « Au revoir, mon Père, vous nous reviendrez. »

Le service d'ordre n'était assuré que par une demi-douzaine de pacifiques gendarmes et autant d'agents de police. Pour couper court à ces scènes, le chef de gare simula un faux départ, et le train s'ébranla salué par d'enthousiastes acclamations.

Il stoppa à 200 mètres de la gare, mais les élèves avaient aperçu la manœuvre ; et avec l'agilité de leur brillante jeunesse, en un clin d'œil ils sautaient sur les voies, escaladaient les trottoirs et rejoignaient le train sous les regards ahuris des gardiens de l'ordre. Et les ovations, les adieux de recommencer plus enthousiastes et plus émouvants. Enfin, à 11 h.  $\frac{1}{2}$ , c'était l'ultime adieu, le véritable départ.

En descendant à la gare Monparnasse pour gagner le couvent de la rue Denfert-Rochereau, le P. Loisel pouvait dire avec juste raison : « La meilleure preuve que notre expulsion est injuste et imméritée, ce sont les larmes de nos enfants. »

(*Croix* du 17 juillet 1903.)

A. JANNE.

---

### Voix de l'étranger

---

Français !

Fils des croisés, fils des martyrs qui ont arrosé de leur sang les quatre bouts de l'univers ; frères de Jeanne, si patriote et si chrétienne ; vous laisserez-vous écraser sous le talon de la tyrannie ? Vos bras sont-ils si débiles, vos cœurs sont-ils si lâches, que vous permettrez aux persécuteurs, aux désolateurs, de dépouiller et vos amis et vos bienfaiteurs, de les chasser de leurs foyers loin de leur patrie bien-aimée ? Trahirez-vous ceux qui ont versé sur votre front l'eau du baptême, ceux qui vous ont donné place à la table de votre Dieu, ceux qui se sont sacrifiés pour instruire votre jeunesse ! Et les saintes femmes qui ont élevé et vos mères et vos filles ; celles qui ont recueilli